

LA CERISAIE

ANTON TCHEKHOV

MISE EN SCÈNE SERGE NOYELLE

THÉÂTRE DES CALANQUES



Création au **Théâtre des Calanques**
20 AU 29 MARS 2025

De **Anton Tchekhov**
Traduction **André Markowicz & Françoise Morvan**

Mise en scène **Serge Noyelle**
Dramaturgie **Marion Coutris**

Avec :

Gaev : **Nino Djerbir**
Lopakhine : **Guilhem Saly**
Lioubov : **Marion Coutris**
Epikhodov : **Antonin Totot**
Varia : **Camille Noyelle**
Ania : **Louison Bergman**
Pichtchik : **Jean Boissery**
Trofimov : **Lucas Bonetti**
Charlotta : **Suzanne Ballier**
Douniacha : **Aurélie Imbert**
Firs : **Pascal Delalée**
Iacha : **Thibaut Kuttler**

Assistante scénographe : **Alice Thelot**
Régie générale : **Riccardo Bandi**
Création lumières : **Richard Psourseff, Serge Noyelle**

Production : **Laurent Katz**
Administration : **Hugo Quesnel**
Relations avec le public : **Tiphaine Colombain**

Photos : **Jeanne Noyelle**









LA CERISAIE DE ANTON TCHEKHOV

La Cerisaie est une pièce chorale pour douze acteurs. Une famille sans patriarche, et les hôtes plus ou moins permanents, plus ou moins inutiles, de cette propriété miraculeusement maintenue à flot jusque-là, en passe de sombrer. Tous passent et traversent cet espace, cette maison, ce jardin sur le point d'être vendus pour dettes, et on assiste à la confrontation de l'ancien et du nouveau.

Épouvantable de désinvolture, un vieux monde – déjà fracassé – résiste par principe à l'urgence pragmatique d'un nouvel ordre, sans état d'âme, déjà politique, où l'économique régit la vie ordinaire, où les choses doivent aller de l'avant, où il faut innover, investir, rentabiliser, mais aussi sauver de la faillite ce qui pourrait encore être sauvé.

Entre la permanence d'un état éthéré et inconséquent dont les héritiers de la Cerisaie - Lioubov et son frère Gaev - font preuve, et le réalisme lucide, jusqu'au cynisme, de Lopakhine, le moujik devenu entrepreneur il y a une incompatibilité totale. Et puis il y a Charlotta qui fait en allemand des tours de magie, Trofimov le vieil étudiant philosophe, Pichtchik qui quémande sans pudeur un peu plus d'argent, Epikhodov qui se suicide en déclarations absurdes, Varia qui tient désespérément les clefs du domaine, Ania qui cherche le grand amour, Douniacha la femme de chambre fébrile, Iacha le mauvais garçon et Firs le vieux serviteur survivant d'un autre temps.

C'est une horde étrange, de passage, comme en transit parmi les meubles désuets du passé, qui traverse l'espace de cette propriété-scène de théâtre. Un monde sur le point de s'effondrer, sur le point d'être poussé dehors, de glisser vers une autre réalité que nul ne perçoit encore. Et tout ça dans une sorte de joie ineffable qui frôle à tout moment des larmes insondables, pour rien. Être ici n'a pas plus de sens que de n'y être pas, seulement cela permet la mélancolie.

Toute une société moderne s'y trouve dépeinte, par touches suggérées, avec un humour et une dérision empreints de tendresse, mais de rage aussi. Décousu, jaillissant par saillies parfois incongrues, le langage révèle, feinte, bouscule toute emprise psychologique. Nul ne répond à personne. Nul ne réfléchit vraiment avant de parler. Il faut voir La Cerisaie comme une peinture, comme une musique atonale. Les lignes de compréhension se brisent sans cesse devant l'incohérence du réel, et les cerisiers fleurissent somptueusement, en toute insouciance, en attendant le coup de hache qui les abattra.

La pièce écrite en 1903 par Anton Tchekhov dans sa maison de Yalta en Crimée décrit un domaine situé en proximité de Kharkov, en Ukraine. Atteint de tuberculose depuis de longues années, il y écrit ses dernières pièces, souvent loin de sa femme, l'actrice Olga Knipper qui joue dans la troupe de Constantin Stanislavski au théâtre d'art de Moscou ... Il meurt en 1904 sous les yeux de son grand amour, après avoir bu tranquillement une coupe de champagne et proclamé en allemand « Ich sterbe... » Je meurs.

L'un de ses personnages aurait tout aussi bien pu en faire autant.



ANTON TCHEKHOV, TESTAMENT.

Chirurgien de l'âme, Tchekhov, qui ne lâchera jamais son travail, humble et opiniâtre, de médecin de campagne – il sera au chevet des plus précaires jusqu'à sa propre fin – n'a rien d'un auteur naturaliste : il s'acharne à dépeindre un monde qu'il connaît parfaitement mais transpose en destins diffractés, en parcours de vie sans héroïsme et étranges, où l'imminence du bonheur qui pointe le bout de son nez est arrêté par l'impossible détermination des individus, pris dans un mouvement intérieur qui les dépasse. Les limite. Les empêche. Les situations les conduisent dans le trop ou le trop peu. Qui rit, pleure aussi, dans la seconde. On parle de choses évidentes et de choses incompréhensibles tour à tour. On fait des gestes absurdes et on perpétue les gestes du quotidien.

Fresque philosophique s'articulant autour de séquences pleines d'ironie, d'un humour féroce, d'une tendresse subtile, Tchekhov nous raconte aussi la nature, rongée par l'artificiel – cette cerisaie somptueuse, ces terres, cette rivière, cette lumière ou cette nuit – mais aussi la permanence des objets – l'armoire, la petite table, le lit d'enfant, la baignoire, la cafetière ou la fenêtre.

Dans la Cerisaie, s'impose la dualité entre l'utile et l'inutile au travers des figures de Lopakhine face à celles de Lioubov et Gaev. Ces figures sont paradoxales et parfois contradictoires. L'utile n'est pas seulement le profit matériel, et est aussi la construction d'un réel « viable », la réalisation d'un projet entrepreneurial, la capitalisation. L'inutile est aussi la valeur donnée au souvenir, la dimension symbolique, le fantasme, les rêves.

Fondamentalement tragique, la Cerisaie se veut être – c'est l'affirmation de Tchekhov – une comédie dans son écriture, son interprétation, son mouvement.

À l'aube de la première révolution russe de 1905, Tchekhov, au crépuscule de sa vie, écrit une pièce qui défie les postures et les dogmes, au plus proche de l'humanité, qui n'a d'autre dessein que d'être vivifié par le souffle et la chair des actrices et des acteurs et d'atteindre la sensibilité et la réflexion des futurs spectateurs.



NOTE DU METTEUR EN SCÈNE

Un vieux monde s'organise depuis des siècles sans doute, autour d'une propriété agricole, La Cerisaie. Elle est remarquable, elle est belle et toute la province bénéficie de sa renommée, elle est productive et une recette ancestrale de cerises lui permet de perdurer économiquement. Et puis le monde change, on n'exploite plus les cerisiers, le domaine est mal géré, il croule sous les dettes. La mort d'un enfant, la faillite, la mutation des serfs en petits exploitants, conduisent à la situation de la pièce alors que la propriétaire Lioubov revient sur les lieux après 5 années à l'étranger, y retrouvant son frère Gaev et ses filles.

La pièce met en abyme la question des héritages, psychiques, imaginaires, physiques et financiers. La question de la perte, aussi, dans toutes ses acceptions.

Un nouveau monde, plus pragmatique que l'ancien, voudrait sauver cette vieille bourgeoisie en implantant une économie basée sur le loisir : des datchas à lotir en place de la Cerisaie, qu'il faut raser. Des investissements en place de la nature, de la poésie produites par des corps devenus improductifs...

Lioubov cristallise les paradoxes du domaine en crise. Les pleurs, les rires, l'impossible détachement, l'insupportable légèreté de l'être, l'argent dilapidé, le bien perdu, un enfant mort.

Lopakhine, l'ancien moujik, fils de serf, nourrit un lien profond avec Lioubov, il veut vraiment sauver le domaine, mais ses arguments, sa logique économique, son arrogance de nouveau riche, se heurtent à une impossible collaboration. Il porte en lui l'humiliation des classes réduites au servage, et aussi les prémices de l'ultra mondialisation, la dictature des milliardaires et de la finance dont l'avènement se fera jour un siècle plus tard.

Pourtant, dans ce maelstrom mélancolique, surgissent à tout moment des rires, des blagues, des danses, de la musique, des jeux, des tours de magie, des numéros de passe-passe, une fête qui s'organise.

Et puis plus rien, on vide les lieux, la Cerisaie sera vendue, les arbres tombent, seul le vieux Fris, serviteur fidèle, reste là : « ils m'ont oublié » dira-t-il, concluant la pièce sur une parole infinie.





QUESTIONS DE MISE EN SCÈNE...

Marion Coutris, qu'est-ce que cette pièce écrite en 1904 nous raconte du monde contemporain ?

M.C. : *Tchekhov écrit La Cerisaie à la fin de sa vie, il a 43 ans. Il a fait 10 années auparavant son voyage initiatique, exil volontaire dans l'Extrême-Orient russe et en Sibérie. Il séjourne 3 mois dans l'île de Sakhaline et découvre les conditions de vie des détenus. Un essai naîtra de cette expérience de « l'enfer » : l'île de Sakhaline. Ce voyage dans ce qui sera pour lui son « Archipel du goulag » qu'écrira Alexandre Soljenitsyne 70 ans plus tard. Depuis, Tchekhov est rentré dans sa ville natale, Melikhovo, puis à Moscou. C'est à Yalta, relativement isolé, qu'il finira d'écrire la Cerisaie. Il meurt en Allemagne, à Badenweiler où il tentait de se soigner de sa tuberculose, auprès de sa femme l'actrice Olga Knipper. Il existe des parallèles évidents entre cette période qui annonce la première révolution soviétique et la nôtre. L'avènement d'une sorte de technocratie agraire, effondrement d'un ordre ancestral basé sur le patriarcat. La confusion des valeurs, économiques, spirituelles, morales, sociales. La mutation profonde des oligarchies : celle de l'aristocratie devient celle des systèmes politiques puis celle des ultra-capitalistes. Par ailleurs la question de la transmission des patrimoines, avant la grande collectivisation soviétique, reste au cœur de l'élaboration de nos systèmes juridiques. Familiaux. Il régit encore la pyramide sociale que questionne Tchekhov, né d'une très pauvre famille de commerçants issus du servage au cœur de la Russie des Tsars.*

Serge Noyelle, quel est votre regard de scénographe sur la pièce ? À quelles visions vous renvoie-t-elle ?

S.N. : *L'installation scénique propose un mobilier couvert de toiles blanches : protection des meubles durant l'absence des habitants, déménagement prévisible, linceul, deuil de l'enfant, cène, mariage, effacement du quotidien, ectoplasmes, formes oniriques... La scène est un espace plein qui se vide, le lieu du transit. C'est une micro-société en déplacement qu'on regarde. Le dedans et le dehors également figurés par l'abstraction des formes. Le conflit des « nuances de blancs » et des « nuances de noirs » s'y trouve mis en évidence, comme une nuit qui dure jusqu'au jour, un jour qui tarde à baisser.*



La Cerisaie est-elle pour vous un drame ou une pièce comique ?

C'est une pièce troublante, qui nous déstabilise et nous bouleverse par des bulles d'humour et des sanglots de tragédie. Tchekhov ne voulait pas que la lenteur psychologique engage le mouvement incessant de son écriture et de l'interprétation. Ce que le Théâtre d'art de Moscou de Stanislavski faisait de la pièce, il s'y opposait fermement.

On ne rit que de sujets profondément tragiques, sinon à quoi servirait le rire ?

Tchekhov invente déjà Brecht par une injonction qui dirait « ne nous attardons pas à pleurer sur des personnages, essayons de saisir le pourquoi ? et le parcours qui conduisent à la situation dépeinte ». Quelle distance critique avons-nous, confrontés à cette écriture ? Tchekhov est un visionnaire, et un homme de théâtre. Tout dans la pièce respire le théâtre. La Cerisaie est une transposition du réel, ne se veut pas le réel. Cette transposition est plus forte que la dénonciation, que le manifeste : elle nous force à nous recentrer sur l'humain.

On peut s'étonner, alors, de sourire sans trop savoir de quoi l'on sourit. Tchekhov nous lance au fil de l'eau, quelques clins d'œil : « au lieu d'aller voir des pièces de théâtre, vous feriez mieux de vous regarder vous-mêmes – dit Lioubov à son entourage – vous vivez dans une telle grisaille, vous dites tant de choses inutiles. »

Comment cette création s'inscrit-elle dans l'histoire artistique de la compagnie que vous dirigez avec Marion Coutris ?

« Les héritages » est une thématique que nous explorons déjà depuis la création en 2023 des « Mariés de l'Apocalypse », et plus loin encore des « Cerbères » : que faisons-nous du passé ? La mémoire est-elle d'actualité ? Cette urgence de la transmission, ses modes, ses processus, sont ceux du théâtre qui véhicule toujours un récit millénaire, une parole commune, voire un roman familial. Aujourd'hui nous inscrivons La Cerisaie, avec Le Roi Lear qui fera l'objet d'une prochaine création, dans un projet de confronter la dramaturgie de pièces de répertoire aux urgences contemporaines des secousses climatiques, politiques et sociales où les arts vivants demeurent le témoin essentiel.



MATÉRIEL PÉDAGOGIQUE À EXPLORER...

Plusieurs axes pédagogiques traversent la thématique développée par Anton Tchekhov (1860 – 1904) dont *La Cerisaie* est la dernière œuvre.

Les enjeux d'une mise en scène actuelle de la pièce s'y entremêlent, tant sont nombreux les fils d'interprétation que l'on peut tirer de cette œuvre tout à la fois triste et drôle, inattendue et intemporelle, loufoque et politique...

Elle propose d'abord une réflexion sur les héritages, matériels, spirituels, culturels. Quel poids accorder à la mémoire des choses, aux biens transmis de génération en génération, aux drames familiaux, aux patrimoines : les impensés d'une cellule familiale en pleine transition historique ?

Le progrès social, le libéralisme économique, sont-ils synonymes de destruction des liens d'antériorité ancrés dans la culture dominante ?

Qui est dans la raison : un Lopakhine, fils de moujik, pragmatique, entreprenant, qui est sorti d'une condition d'extrême pauvreté pour accéder à la richesse, self-made man rusé capable de s'affranchir des résistances de la vieille société pour prôner les valeurs de l'économie de marché ?

Ou Gaev et Liouba, frère et sœur nés dans une famille dominante, ruinés, incapables de discernement, et survolant les questions matérielles en leur opposant leur capacité d'inertie absolue, ne considérant pas plus d'ailleurs, la souffrance de leurs proches qu'ils ne voient la crise dans laquelle s'enfonce leur pays.

Comment cette tragi-comédie russe, que Tchekhov situe à Kharkiv en Ukraine, peut-être manquer de faire écho aux déchirures internes d'un peuple jadis uni qui se fracasse déjà, à l'aube de la révolution soviétique ?

Les discours dialoguent sans s'écouter, idéalistes ou cyniques, pleins d'illusion ou désespérés, complètement insensés ou tombés au mauvais moment, au mauvais endroit : chacun trace son chemin, chaotique, avec humour, colère ou en totale dénégation. La réalité fera le reste et embarquera tout ce petit monde vers une histoire qui s'inverse et ne laissera en place que le vieux serviteur, Firs, oublié de tous dans la grande maison vide que les vivants ont abandonnée.

LA COMPAGNIE SERGE NOYELLE & MARION COUTRIS

La troupe dirigée par Marion Coutris & Serge Noyelle, est implantée au Théâtre des Calanques, lieu indépendant situé au Sud de Marseille, en bordure du Parc National des Calanques. Elle y poursuit un projet artistique diversifié axé sur les pratiques artistiques en lien avec les territoires et l'environnement.

Le travail de création de la compagnie repose sur le principe d'un échange et d'un laboratoire d'écriture permanent mené par plusieurs artistes dont les champs d'investigation sont complémentaires.

Fondé sur une réflexion poétique, une expérience physique de l'espace, un surréalisme revendiqué, c'est un théâtre où les niveaux d'expression se juxtaposent : scénographie, composition musicale, texte et dramaturgie constituent le tissu d'une recherche théâtrale qui travaille toujours à l'élaboration de nouvelles configurations de convocation des spectateurs, et d'univers plastiques empreints d'une radicalité picturale.

Dans le paysage théâtral français, le théâtre des calanques est l'une des compagnies les plus actives en termes de coproductions avec des structures européennes et internationales.

De l'opéra à des performances de land-art, de la chorégraphie au cirque, du théâtre de rue à des expériences intimistes, la compagnie recherche sans cesse de nouvelles passerelles scénographiques où le spectateur voyage, découvre et élabore une réflexion ouverte sur les esthétiques et dramaturgies du théâtre, explorant des textes contemporains mais aussi des œuvres du répertoire français et international, dont elle questionne l'actualité, dans un désir d'approfondissement de la singularité des écritures.







© Jeanne Nouvelle

www.theatredescalanques.com
35 traverse de carthage 13008 marseille
04 91 75 64 59

Attachée de Presse : **Corinne LAURENT** - 06 16 96 68 45

